ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

Direction - Rédaction - Administration
28, rue du Curé
MOXHE-CIPLET (Liège) - BELGIQUE

ATLANTA vous offre bimestriellement sur un minimum de 60 pages, votre ration de

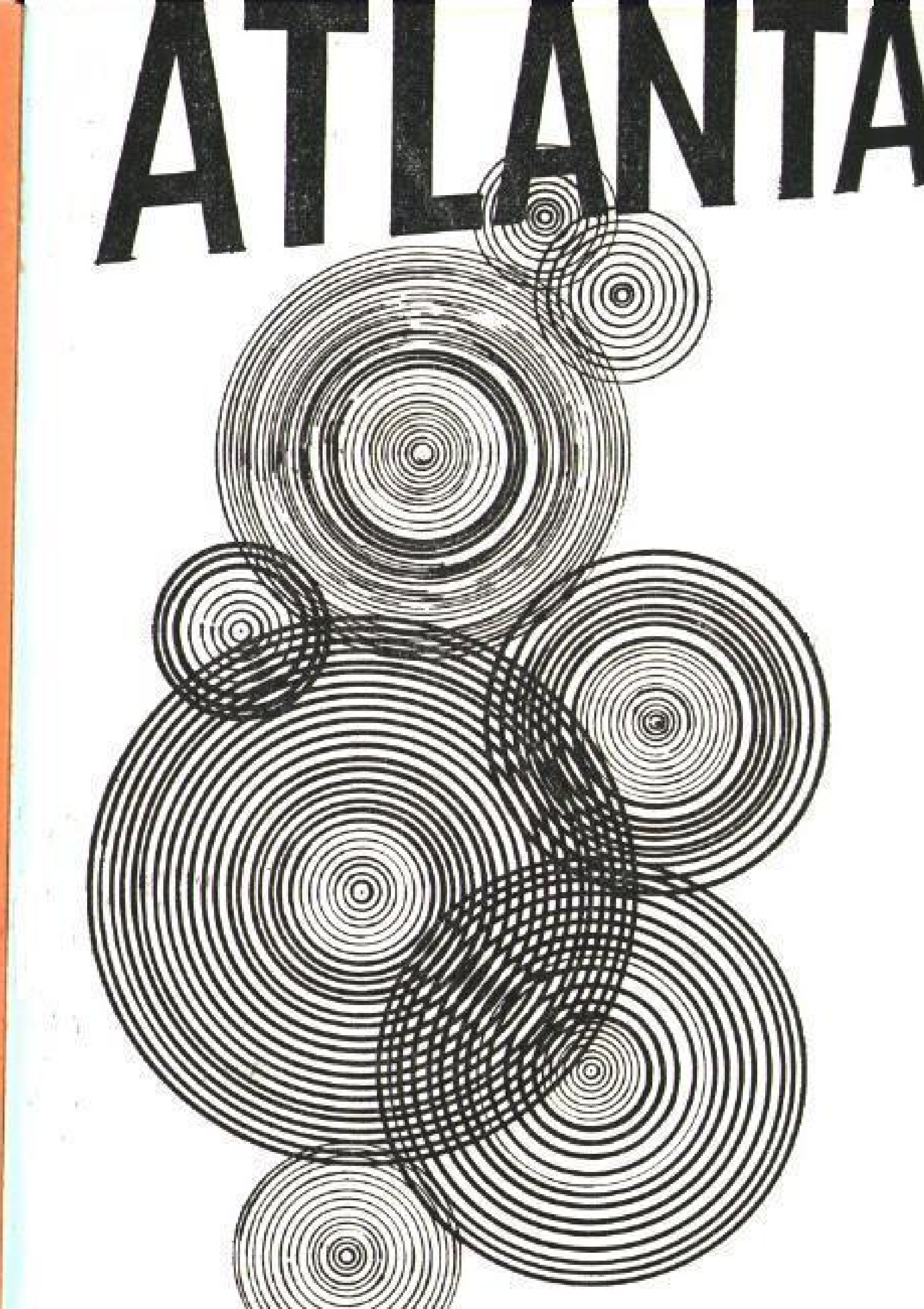
FANTASTIQUE - INSOLITE
SCIENCE - FICTION

Abonnez-vous en versant la somme de 200 francs belges, 20 francs français ou suisses, ou 5 dollars, au C.C.P. Bruxelles 8381.05 de Michaël GRAYN, 28, rue du Curé, Moxhe-Ciplet (Liège) - Belgique. Vous pouvez aussi transmettre au même nom des mandats internationaux ou des chèques sur banques

Les centres français de chèques postaux acceptent les versements et virements pour la Belgique.

***

+ ATLANTA ne publie que de l'inédit, sauf rares exceptions.
+ Les textes envoyés, insérés ou non, ne seront pas retournés aux auteurs.
+ Il ne sera répondu qu'aux lettres accompagnées d'une enveloppe timbrée pour la Belgique ou d'un coupon-réponse international.
+ Les textes publiés dans ATLANTA le sont sous la pleine et entière responsabilité des signataires. Aucun texte anonyme ou à tendance politique ne sera pris en considération.
+ Il sera rendu compte en toute liberté des volumes et revues envoyés.
+ ATLANTA propose le service échange à toute revue ou périodique littéraire.



ATLANTA

REVUE DE LITTERATURE PARALLELE

BIMESTRIEL
TROISIEME ANNEE

MAI-JUIN 1966
N° 3

FANTASTIQUE — INSOLITE — SCIENCE-FICTION

SOUS LA DIRECTION DE MICHAEL GRAYN

André MAUROIS : La Maison	3
Paul BAY : Après l'Apocalypse.	6
Claude SEIGNOLLE : Le Faucheur	15
Michaël GRAYN : Un Chef-d'œuvre	21
Walter BECKERS : Une Certaine Multiplication . .	25
Jacques CARLES et Michel GRANGER: L'An nouveau.	28
Franz JOHANN : Mise en Scène	32
John FLANDERS : Le Monstre des Abîmes . . .	36
Tina SOL : Changement d'Air	42
Dominique OPPITZ : Les Premiers Hommes de Proxima	45
Le Coin du Petit Fouineur	49
Chronique littéraire (Serge BERTRAN)	54

aux Editions de l'A.E.L.P.

Association européenne des Littératures parallèles
au 28 de la rue du Curé
à Moxhe-Ciplet (Liège) - Belgique

LE CRI DU CŒUR

Comme moi, comme tous, vous avez aimé ATLANTA pour sa présentation impeccable, son format agréable, pour la valeur des textes présentés.

Oui, mais... n'avez-vous pas un regret ? Moi si !

ATLANTA devrait être plus volumineux !

Si ATLANTA comptait seulement le double d'abonnés, son volume pourrait être doublé ou presque !

Alors, un bon mouvement, secouez vos amis ! Un, deux, trois ou plus... Vous en serez récompensés !

TINA SOL.

ANDRÉ MAUROIS

Romancier, historien, essayiste, l'académicien André Maurois a aussi écrit d'excellents contes; et parmi ceux-ci, des récits d'anticipation que ne renierait pas un Bradbury et des nouvelles fantastiques que ne désavouerait pas un Jean Ray. Témoin le texte ci-dessous, extrait du recueil **POUR PIANO SEUL** (Ed. Flammarion).

LA MAISON

— Il y a deux ans, dit-elle, quand je fus si malade, je remarquai que je faisais toutes les nuits le même rêve. Je me promenais dans la campagne; j'apercevais de loin une maison blanche, basse et longue, qu'entourait un bosquet de tilleuls. A gauche de la maison, un pré bordé de peupliers rompait agréablement la symétrie du décor, et la cime de ces arbres, que l'on voyait de loin, se balançait au-dessus des tilleuls.

Dans mon rêve, j'étais attirée par cette maison et j'allais vers elle. Une barrière peinte en blanc fermait l'entrée. Ensuite on suivait une allée dont la courbe avait beaucoup de grâce. Cette allée était bordée d'arbres sous lesquels je trouvais les fleurs du printemps : des primevères, des pervenches et des anémones, qui se fanaient dès que je les cueillais. Quand on débouchait de cette allée, on se trouvait à quelques pas de la maison. Devant celle-ci s'étendait une grande pelouse, tondue comme les gazons anglais et presque nue. Seule y courait une bande de fleurs violettes.

La maison, bâtie de pierres blanches, portait un toit d'ardoises. La porte, une porte de chêne clair aux panneaux sculptés, était au sommet d'un petit perron. Je souhaitais visiter cette maison, mais personne ne répondait à mes appels. J'étais profondément désappointée, je sonnais, je criais, et enfin je me réveillais.

Tel était mon rêve et il se répéta, pendant de longs mois, avec une précision et une fidélité telles que je finis par penser que j'avais certainement, dans mon enfance, vu ce parc et ce château. Pourtant je ne pouvais, à l'état de veille, en retrouver le souvenir, et cette recherche devint pour moi une obsession si forte qu'un été, ayant appris à conduire moi-même une petite voiture, je décidai de passer mes vacances sur les routes de France, à la recherche de la maison de mon rêve.

Je ne vous raconterai pas mes voyages. J'explorai la Normandie, la Touraine, le Poitou; je ne trouvai rien et n'en fus pas étonnée. En octobre je rentrai à Paris et, pendant tout l'hiver, continuai à rêver de la maison blanche. Au printemps dernier, je recommençai mes promenades aux environs de Paris. Un jour, comme je traversais une allée voisine de l'Isle-Adam, je sentis tout d'un coup un choc agréable, cette émotion curieuse que l'on éprouve lorsqu'on reconnaît, après une longue absence, des personnes ou des lieux que l'on a aimés.

Bien que je ne fusse jamais venue dans cette région, je connaissais parfaitement le paysage qui s'étendait à ma droite. Des cimes de peupliers dominaient une masse de tilleuls. A travers le feuillage encore léger de ceux-ci, on devinait une maison. Alors, je sus que j'avais trouvé le château de mes rêves. Je n'ignorais pas que, cent mètres plus loin, un chemin étroit couperait la route. Le chemin était là. Je le pris. Il me conduisit devant une barrière blanche.

De là partait l'allée que j'avais si souvent suivie. Sous les arbres, j'admirai le tapis et les anémones. Lorsque je débouchai de la voûte des tilleuls, je vis la pelouse verte et le petit perron, au sommet duquel était la porte de chêne clair. Je sortis de ma voiture, montai rapidement les marches et sonnai.

J'avais grand-peur que personne ne répondît, mais, presque tout de suite, un domestique parut. C'était un homme au visage triste, fort vieux et vêtu d'un veston noir. En me voyant, il parut très surpris, et me regarda avec attention, sans parler.

— Je vais, lui dis-je, vous demander une faveur un peu étrange. Je ne connais pas les propriétaires de cette maison, mais je serais heureuse s'ils pouvaient m'autoriser à la visiter.

— Le château est à louer, Madame, dit-il comme à regret, et je suis ici pour le faire visiter.

— A louer ? dis-je. Quelle chance inespérée !... Comment les propriétaires eux-mêmes n'habitent-ils pas une maison si belle ?

— Les propriétaires l'habitaient, Madame. Ils l'ont quittée depuis que la maison est hantée.

— Hantée ? dis-je. Voilà qui ne m'arrêtera guère. Je ne savais pas que, dans les provinces françaises, on croyait encore aux revenants...

— *Je n'y croirais pas, Madame, dit-il sérieusement, si je n'avais moi-même si souvent rencontré dans le* parc, la nuit, le fantôme qui a mis mes maîtres en fuite.

— Quelle histoire ! dis-je en essayant de sourire.

— Une histoire, dit le vieillard d'un air de reproche, dont vous au moins, Madame, ne devriez pas rire, puisque ce fantôme, c'était vous.

PAUL BAY

L'œuvre de Paul Bay (né à Thuin en 1887), est l'image de sa vie. Il a exercé les métiers les plus divers, et même les plus bohèmes ! et a déjà publié plus de trente ouvrages : des romans, des recueils de poésies et des essais. Mais il n'en a pas pour autant méprisé le conte, comme en témoigne cette nouvelle d'anticipation que — nous n'en doutons pas — vous aurez beaucoup de plaisir à lire.

APRES L'APOCALYPSE

Plus prompte que l'éclair, plus rapide que la lumière, notre hypostase bisexuée parcourt l'espace intersidéral. Rien ne peut faire obstacle au passage de nos êtres jumelés.

Partout, partout, au cours de notre errance infinie, nous cherchons ce havre, cette terre promise. Partout, nous cherchons la lumière d'un monde habitable. Que d'escales n'avons-nous déjà faites ! Que d'expériences infructueuses ! Que de noirs espaces parcourus, dans le vide interstellaire ! Bien plus que moi, ma compagne s'afflige d'un exil au demeurant enviable. Norine, ma sororale épouse, ne peut se résoudre à admettre la désintégration terrestre. Au moindre sphéroïde aperçu, elle fonce, m'entraînant avec elle, pour survoler le globe inconnu.

— C'est elle ! C'est la Terre ! s'écrie ma compagne. Certains continents ont disparu, d'autres ont émergé... J'aperçois un grand fleuve, des forêts, des agglomérations, des jardins !

— Illusion ! Illusion ! répliqué-je. Que de fois n'as-tu discerné des villes entières sur une planète où les éléments ne s'étaient même pas solidifiés !

— Pessimiste ! Obscuriste ! Laisse-moi prendre le commandement. Cette fois, nous la tenons; c'est elle, notre Terre ! Allons ! Plus vite !

— N'approche pas ! lui dis-je. Hormis les arbres, rien de vivant n'apparaît. Si tous les habitants se sont, comme nous, dématérialisés, leurs esprits ne vont-ils pas nous intercepter ?

— Regarde ce globe qui s'approche. N'a-t-il pas toutes les apparences du monde que nous avons quitté ? Des forêts, des fleuves, des routes, des agglomérations... Jamais, depuis notre évasion du globe terrestre, je n'ai aperçu de séjour plus semblable à celui de notre existence antérieure. Penses-tu t'y réincarner comme moi, cher époux, ou bien veux-tu reprendre ta liberté?

Après nous être longuement concertés, l'âme sœur et moi, nous choisissons pour y atterrir une lande sablonneuse et déserte. N'ayant plus, depuis notre désincarnation, la moindre notion de la durée ni de la fatigue, nous nous en remettons, pour savoir l'heure qu'il est, à la longueur des ombres. Déjà, les forêts baignent dans les vapeurs vespérales. Des écharpes de brouillard répètent dans les airs tous les méandres des cours d'eau.

Par endroits, le sable remue. L'œil peut suivre aux sinuosités de sa reptation le python dissimulé sous l'arbre. Les talus s'entrouvrent. De prudentes mâchoires apparaissent à l'orifice des terriers... Quittant ces lieux peu peuplés, nous nous rapprochons des habitations. Déjà, l'obscurité endeuille ces modestes retraites. De luminaire, nulle apparence.

— Regarde ! s'écrie ma compagne. Des rideaux qui s'écartent ! Il y a donc des habitants !

— Est-ce un effet d'optique ? Ne crois-tu pas que nous sommes descendus à Lilliput ? On dirait un village de poupées.

— J'ai complètement perdu le sens des proportions; si personne ne sort des habitations, nous n'apprendrons rien !

— Dans quelle langue s'expriment-ils ? De plus, j'ignore quelle température il fait. Se promènent-ils de nuit comme à Madrid ?

— Patience ! Restons ici. Puisque l'on a écarté les rideaux de cette fenêtre, c'est qu'il y a là une main, un être vivant. Tenons-nous près des vitres...

A ce moment, j'entends des cris suraigus, des feulements de colère. A quelques pas de nous, sur le sol, un combat mortel met aux prises un rapace et un quadrupède. De géantes ailes claquent comme drapeaux, un animal velu se boule sous les serres meurtrières. Plutôt que de les voir distinctement, je devine les coups assénés par le bec crochu, les touffes de poils qui volètent, les plaies qui s'ouvrent, le sang qui gicle... Puissamment, le rapace s'enlève, s'élève sous nos yeux. Une masse inerte le suit dans son vol... En quel pays sommes-nous ? Où donc les gypaètes s'abattent-ils sur les places publiques pour y cueillir leur proie ?

Tandis que ma femme guette les approches de la fenêtre, je m'essaie à percer les ténèbres grandissantes. Au lieu d'êtres humains, des carnivores de toutes espèces foisonnent dans le village. Ce ne sont que grognements, jappements, glapissements. De grandes chauves-souris dessinent d'inquiétants zigzags dans la nuit assombrie.

Ciel ! Nous sommes chez des nains, mais très âgés, l'un et l'autre. Vieux et vieille ressemblent parfaitement à des êtres humains; l'un est barbu, l'autre l'est presque, mais leur taille n'atteint qu'un tiers de celle des Blancs adultes.

Quelle bizarre vêture ! Plus perspicace, ma femme me fait observer que nos hôtes minuscules portent chacun la robe de chambre. On dirait qu'ils se préparent au coucher, qu'ils sont venus là un instant pour trancher

un grave différend avant de s'abandonner au sommeil.

La petite vieille pleurniche et trépigne.

— Ils ne viendront plus ! s'écrie-t-elle. Nos enfants sont partis ! Nous resterons les derniers. A cause de ton obstination, nous périrons ici, grillés ou asphyxiés dans les sous-sols. Laisse-moi partir seule !

— Tu ne feras pas cent pieds avant d'être dévorée toute vive ! De jour, toutes les bêtes font comme nous, elles se terrent ou s'immergent. Il n'est pas possible que la chaleur augmente encore ! Cela va cesser ! Ce matin, à l'aube, il n'y avait que cinquante à l'ombre.

— Mais à midi, le thermomètre marquait sûrement soixante-dix. Si cela continue d'augmenter à raison d'un degré par jour, dans un mois nous serons grillés ou bouillis.

— Je t'assure, chère Mimie, que le point culminant est atteint. Quand la Terre existait...

— Maudite Terre ! C'est à cause d'elle que tout s'est déréglé dans l'Univers. Toutes les planètes sont sorties de leur orbite, la nôtre se rapproche dangereusement du soleil. Imagine-toi que nous allions à lui, que son brasier absorbe notre modeste sphéroïde...

— Alors, nous périrons tous, aussi bien ceux qui sont restés, comme nous, que ceux qui sont partis vers les pôles... En tout cas, et quoi qu'il advienne, je ne quitterai jamais notre toit. Si la chaleur augmente encore, je m'enfermerai dans le frigidarium !

— Tu mourras de congélation !

— Tant mieux ! Je ferai insulte à l'auteur de nos maux.

— Egoïste ! Me laisser seule, sans défense, au milieu des plus grands périls !

— Toutes les prévisions seront pour toi. Si la température redevient normale, les voisins reviendront; tes

neveux et nièces te cajoleront. Qui me regrettera ?

— Oh ! Cruel !...

Et la petite vieille de se jeter bras tendus sur l'hypocondriaque.

Par discrétion, ma femme et moi, nous nous retirons, j'allais dire : sur la pointe des pieds. A peine dehors, Norine m'apostrophe violemment :

— La Terre a donc disparu ! Cela n'est que trop certain. Où aller ? Si nous retournions chez les Chronophages ?

A peine Norine a-t-elle cessé d'émettre ces pensées, nous voilà lancés dans l'espace à une telle altitude que les satellites de ce monde nouveau nous apparaissent. Eclairés par un soleil invisible, deux sphéroïdes de moyen diamètre se meuvent rapidement en dessinant des entrelacs. Leurs ellipses se conjuguent l'une l'autre à la façon des maillons d'une chaîne. Le spectacle est ravissant.

Notre allure est si rapide que nous sortons bientôt de la zone occultée. Aux premiers rayons du jour, nous survolons d'immenses et sinueux convois formés de véhicules et de piétons. En nous rapprochant davantage, nous pouvons constater de visu que la traction mécanique est encore ignorée sur cette planète. Les animaux de bât et les coursiers placés entre les brancards ressemblent étrangement à des mille-pattes. Aussi loin que nous puissions voir, l'exode emprunte tous les chemins. La tête des colonnes atteint déjà les bords d'une mer circulaire; celle-ci est ourlée d'une végétation noirâtre. Norine et moi, nous nous demandons si la banquise aurait déjà fondu, si l'axe de ce globe a son issue au point central de cette nappe d'eau. Nous voyons se répandre les populations sur les rivages de cette calotte aquifère.

Déjà, de hardis nautoniers se hasardent sur la plaine liquide.

— Ces braves gens m'intéressent ! m'écrié-je. Comparativement aux Terriens, ce ne sont que nabots. Au moins ont-ils eu la sagesse de proscrire les machines. Retournons chez les petits vieux. Comment le phénomène va-t-il se dérouler ? J'en veux être le témoin. Le cosmos est en révolution ! Jusqu'à plus ample information, admettons que la Terre ait disparu. Ici, la planète menace de griller. Pourquoi le Seigneur nous a-t-il épargnés tous deux ? Allons-nous assister à un déluge d'un autre genre ? Le feu remplacera-t-il les trombes d'eau?

En arrivant au village déserté, le premier spectacle qui s'offre à nos yeux est celui d'un incendie. Comme s'ils étaient concentrés et dirigés vers tout aliment exploitable, les rayons solaires enflamment successivement les herbages et les moissons. D'immenses feux de brousse encerclent les agglomérations, sans que les nuages de fumée ainsi dégagée puissent un seul instant suffire à tempérer la chaleur ambiante. Les flammes dardées par le brasier communiquent le feu aux habitations sommaires. Les arbres et les arbustes isolés brûlent comme des torches. Seules demeurent impavides les forêts épaisses, bien que leurs abords soient léchés par les flammes.

La nuit qui suivit notre retour au village nous fournit le pourquoi de cette immunité. Dès que l'astre incendiaire eut incliné sa course, dès que les ombres eurent pris plus d'étendue, un brouillard d'une densité incroyable s'éleva de la terre et des eaux. Sans qu'il plût, l'air s'était transformé en crachin. Tout baignait dans une glauque humidité. Au sein des forêts, la moiteur de l'air encore plus intense appelait au-dehors les animaux réfugiés dans les marécages durant le jour. Par suite des

hécatombes dues à l'incendie des campagnes, la faune s'était raréfiée. Les fauves en étaient réduits à se dévorer entre eux.

En peu de jours, la température avait atteint un tel degré que les rivières, sans bouillir tout à fait, fumaient tout au long de leur cours. Ma femme et moi, nous étions bien près de croire qu'un ennemi puissant et jaloux usait de lentilles gigantesques pour incendier partout la surface de notre globe adoptif. Seules, les maisons en pierres tenaient tête à la flamme; seules, les forêts étendues résistaient aux rayons dévorants, et ce, pour la raison bien simple que les nuits, en condensant les vapeurs dégagées par les cours d'eau et la végétation subsistante, se transformaient en déluges. Plus la journée avait été brûlante, plus la nuit déversait des torrents d'eau sur les régions dévastées. Même déchaîné, l'astre incendiaire avait fort à faire pour aspirer cet oxygène liquide.

Cent degrés à l'ombre ! Un immense holocauste saluait journellement de ses panaches ombrageux la victoire de l'astre brasillant. Nous nous attendions chaque matin à l'incendie général de ce malheureux sphéroïde. Depuis longtemps, la maison des deux nains avait disparu. J'eus d'abord l'intention d'explorer les sous-sols dans l'espoir d'y surprendre les seuls résistants de l'endroit. Je me reprochai aussitôt cette sadique curiosité. Devant un incendie formidable, qui n'a été tenté de s'agglomérer à la foule pour assister à de dramatiques sauvetages ? Quoi de plus aisé que de se représenter l'agonie des deux vieillards ? Il suffit de se rappeler l'incendie du *Bazar de la Charité* ou le four crématoire infligé aux vivants dans les camps d'extermination. Quiconque a fréquenté les hammans, les étuves, et stationné dans les chambres les plus chaudes, celles où le

contact du dallage est à peine supportable, s'imaginera sans peine ce qui peut advenir d'un être humain au milieu d'une température de cent degrés. L'asphyxie succède à la suffocation, la peau se boursoufle, le sang s'extravase, les poumons éclatent; l'agonie s'achève dans les convulsions, les ruades, les soubresauts sur le sol surchauffé...

Il ne restait du village qu'une espèce de dolmen formé de blocs cyclopéens. C'est de là que nous assistâmes au ravage de cette contrée.

— Certes, dis-je à l'âme sœur, si nous avions la patience d'attendre plusieurs siècles, nous assisterions à des transformations sensationnelles. A cause de cette température infernale, et à supposer qu'elle se stabilise, bien des espèces renaîtront successivement. Si tu voulais rester ici, nous reverrions bientôt — façon de parler — les brontosaures, diplodocus, iguanodons et autres monstres antédiluviens. Sans aucun doute, la végétation va s'adapter. L'homme rétrogradera, retournera à l'âge de pierre. L'épiderme va se durcir, se métalliser, se vitrifier peut-être. Le système circulatoire sera calorifugé. Renaîtrons-nous tous deux sous la forme de robots à sang froid et nantis d'une carapace ignifuge, comme la légendaire salamandre ? Quel dommage que tu veuilles toujours te dérober à l'expérience ! Cette fois, le progrès va faire marche arrière. Ne serait-ce pas amusant de remonter à l'âge quartenaire, de chasser le ptérodactyle, le plésiosaure, le dinosaure ?

Norine était affectée bien plus que moi par ces probabilités, mais en sens inverse. A cause des dévastations produites par le feu, les deux seules consolations qui nous restassent étaient venues à lui manquer. La première consiste à jouir de la juxtaposition et de la délicatesse de nuances offertes à la vue. Pour l'esprit pur,

la couleur est un régal, je dirais même : un aliment. Or, la flamme avait tout réduit à une teinte uniforme. La seconde ressource d'une pensée toujours à l'état de veille découle de la possession d'un vaste arsenal mnémonique. Mais Norine ignorait aussi bien *Eloa* que *la Fin de Satan*. De plus, au moment de notre évasion du globe terrestre, la race des poètes cycliques était en voie de s'éteindre. Il n'existait plus de génie comparable à Hugo, ni à Lecomte de Lisle. Or, pour meubler notre dialogue, il était nécessaire, indispensable ! que nous eussions constamment recours à des emprunts poétiques. En ce cas, la rime est très utile. Hélas ! Dans ses œuvres, Lamartine n'a dépeint, ni évoqué aucun cataclysme comparable à ceux du XXe siècle. De sorte que là, dans le domaine du feu, Norine se trouvait à cours de citations.

Voilà pourquoi, cédant aux sollicitations de l'âme sœur, je décidai une fois de plus d'abandonner notre équipage aux hasards de l'exil cosmique.

Les Editions Gérard & Cᵉ (collection Marabout) ont déjà publié de cet auteur **LA BRUME NE SE LEVERA PLUS, LA MALVENUE** et **HISTOIRES MALEFIQUES**, tous récits fantastiques de qualité. Dans une de ses lettres adressées à Michaël Grayn, Claude Seignolle nous a confié qu'un quatrième volume, de semblable veine, était en préparation et sortirait, dans la même série, en avril de cette année.

LE FAUCHEUR

Lorsque j'entre à *La Renommée*, la friterie la plus luxueuse de la rue Aubry-le-Boucher, le patron, Satan de la pomme de terre, casse aussitôt deux œufs et, avant que je n'aie ouvert la bouche, il les bat allégrement pour me confectionner une omelette *Parmentier*. C'est ma tradition, là.

A peine suis-je assis et sans que j'aie eu à la commander, il me la sert déjà avec le sourire de la complicité. Et si je n'en ai pas envie, désirant pour une fois autre chose, je la mange quand même, par sympathie.

Il est si sûr de moi qu'il prend même parfois le risque de me la « faire de loin ». Combien il en a « mis en route », dès qu'il m'apercevait venant dans sa direction, et qu'il a dû servir de force à un client docile, parce que, ne faisant que passer par sa rue, je ne m'arrêtais pas chez lui.

Pour lui, je suis le *type à l'omelette Parmentier*. N'allez pas lui demander si je fais autre chose dans la vie que d'aimer une omelette *Parmentier* : il n'a jamais cherché à savoir. Il me distingue ainsi, et c'est une réelle distinction à laquelle je suis sensible, montrant ma gratitude en lui restant fidèle, bien que les œufs ne me réussissent que de moins en moins.

Je n'ai qu'un seul concurrent sérieux : *le type aux*

moules. Lui, il en gobe dix bols à la suite ! On le salue trois fois; pas plus que moi qui pourtant ne mange pas dix omelettes à la file.

Le patron est italien, de région âpre; aussi, tous ses réflexes œuvrent-ils à plein rendement : un œil sur l'enfer huileux de ses bassines, l'autre sur le client qui pourrait sortir sans payer. Une oreille au service des commandes, l'autre à celui des racontars. Une narine pour renifler la cuisson, l'autre pour rejeter la fumée de sa gauloise dont la cendre tient en arc-en-ciel grâce au solide papier de la Régie; miracle, d'autant qu'il parle par l'autre coin des lèvres et fouette à coups de menton la petite servante, fatiguée par ce métier de chien, où il est interdit de mordre les mains polissonnes.

Les routiers aiment se montrer à *La Renommée*, et aident à la faire nationale en s'y donnant rendez-vous des quatre coins de la France. Pendant que l'on décharge leurs camions qui gravellent la circulation, ils viennent boire ou manger en prenant leur temps. Eux aussi savent parler haut, la bouche pleine, et ont des rires d'acier à changement de vitesse.

Ce soir, l'un d'eux raconte comment, l'après-midi, du côté de Saulieu, son camion a dérapé sur une imprévisible plaque de verglas. Les roues, bloquées par les freins, étaient devenues des patins indomptables et glissaient vers le parapet d'un pont qui approchait... approchait... sans que rien ne puisse retenir le mastodonte de l'enfoncer d'un coup de pare-choc. Après, c'était le vide. Un grand vide.

— Je voyais la mort venir sur moi..., dit le chauffeur, en chavirant ses épaules pour bien montrer les mouvements de son véhicule fou. Je voyais la mort de plus en plus près..., répète-t-il encore, pour émouvoir

les copains silencieux qui montrent de l'inquiétude, malgré la rassurante présence du narrateur.

Enfin, le camion s'est arrêté juste comme il frôlait le parapet. Soulagement collectif.

— ... Je peux dire que j'ai touché la mort..., conclut le rescapé avec une telle conviction que le patron lui jette ironiquement, entre cendres et frites :

— Qu'est-ce que tu racontes !... On ne peut pas voir la mort, ce n'est pas une personne...

Tout le monde éclate de rire, même celui qui vient de dire l'avoir vue de près. Moi, je ne participe plus. Je sais qu'on peut réellement la voir, et j'y repense gravement.

... La route de Vitry-le-François à Cézanne est cousue sur une plaine chagrine qu'aucun pittoresque ne festonne : la Champagne pouilleuse. Pis, elle ne traverse plus ni villes, ni même villages. Des rocades stratégiques en éloignent les meneurs d'autos qui, laissés à la vitesse, n'ont plus qu'elle pour se distraire, ce qu'ils font jusqu'au maximum de puissance de leur moteur. Ce que je fais également, chaque fois, livré aux risques d'un constant 160 à l'heure.

Aussi, lorsqu'en juillet dernier j'amorçai une fois encore cette route-suicide, seul dans ma *Déesse* et en besoin d'une compagnie qui me tempèrerait, n'hésitai-je pas à répondre à l'appel d'un quémandeur de transport qui guettait la route à la sortie de Vitry — d'ailleurs, même si je n'avais pas voulu m'arrêter, il s'y prit de telle façon que j'eusse dû obéir; mais, sans un violent freinage, je l'écrasais. Je dis *obéir* parce que, tout en tendant un bras autoritaire vers moi, qui me désignait comme le moyen de locomotion de son choix, il se mit résolument sur la chaussée.

Je le fis monter et s'asseoir à côté de moi. C'était

un homme âgé mais encore vert : long et sec, au nez en échine de lame de serpette, une tignasse plantée bas, une peau blette, épaisse et plissée comme une écorce, de la crasse dans chaque repli. Des vêtements d'honnête ouvrier agricole, de coupe nullement tributaire d'une mode : gros velours déteint par toutes les pluies et tous les soleils du ciel, mais inusable comme le Temps. Avec ça, une coriace odeur de terre juste remuée.

Il posa sur ses genoux un sac flasque, dans lequel s'entrechoquaient métal et bois, qu'il pressa tout de suite avec ses pesantes mains comme dans la crainte qu'il ne tombe. Un bout de manche démontable dépassait : celui d'une faux dont la lame, séparée du bois, piquait du nez à travers la toile de jute usée et cuite.

C'était, sans aucun doute, un journalier faucheur en chemin de louage vers les champs de la Brie en besoin de moissonnage. (Mais je ne me fis pas la remarque, pourtant évidente, que de nos jours les fermiers briards ne sauraient trouver une utilité dans les services d'un vieux faucheur alors que les machines tondent d'un seul bras le travail de vingt hommes jeunes et robustes).

Je lui demandai où il comptait se louer. Il ne me regarda, ni ne me répondit. Seul son index, qu'il tendit une fois encore avec autorité, me montra la route devant nous, et je compris que je ne tirerais rien d'autre de lui : il voulait aller jusqu'où il m'ordonnerait de m'arrêter. C'était net et définitif. Je le répète, je n'avais plus qu'à obéir et sa compagnie me pesa aussitôt. J'avais pris quelqu'un pour bavarder afin de délaisser la vitesse et je transportais un silence pire que la solitude conseilleuse de vitesse.

Je ne tardai donc pas à fouetter d'ardeur mes invisibles chevaux. Loin de s'en inquiéter, l'homme me parut à son aise et, lorsque j'atteignis le 165, il regarda le

compteur avec un plaisir qui colora son visage. Mais je suis bavard. Je ralentis et je monologuai à son intention, lui faisant aussitôt perdre son secret plaisir.

Il se trouvait que la veille, dans le jardin de ma belle-famille, à Monthureux-sur-Saône, en fauchant la pelouse, j'avais rompu l'unique et vieille faux du jardinier. Aussi étais-je aussitôt allé en acheter une nouvelle et le quincailler, heureux de montrer ses connaissances, m'avait tour à tour expliqué les avantages différents des cinq ou six sortes de faux qu'il me proposa. Avantages que j'étalai à mon tour dans l'oreille du faucheur silencieux qui, étonné, me consentit un bref mais cordial regard.

Je lui dis alors que pendant ma captivité, en Allemagne, j'avais débité à la machine à découper au moins dix mille lames de faux dans le meilleur acier qui soit : le suédois, dont le tranchant rasait avec le même bonheur ou joues, ou prairies.

Là, il me regarda un peu plus longuement et je vis qu'il ne lui déplaisait pas de m'entendre parler métier. Cependant il ne desserra pas les dents pour autant.

Comme il était d'une profession qui se perd — si elle ne l'était déjà complètement ! — j'évoquai ensuite l'allure des grands coupeurs d'autrefois : ces faucheurs prodigieux qui allaient d'océans de céréales en mers de luzerne, animés d'une puissance d'abattage qui tenait du flux et du reflux imbattables. Et, en connaissance de cause, puisqu'en Wurtemberg j'avais moi-même fauché des mois durant avec de tels gaillards, j'avouai mon respect pour tout faucheur de qualité.

Cette fois, il me fixa avec intensité et me montra qu'il m'écoutait avec une réelle satisfaction. Si bien que je me fis la réflexion qu'en me taisant je risquais de le peiner. Aussi lui racontai-je que saint Claude, un fier faucheur, était devenu le patron de la corporation de-

puis qu'emporté par son ardeur, il avait également fauché par mégarde, comme simples chardons, toute une rangée de peupliers. Mais, lorsque je lui eus avoué ma profonde nostalgie de voir disparaître aussi vite l'artisanat de fauchaison, il me sembla qu'il prenait une subite résolution. Il me montra impérativement l'aiguille du niveau d'essence. Je la regardai : elle était à zéro !

J'en fus surpris. Ne venais-je pas de faire le plein à moins de cinquante kilomètres ! Une fuite, sans doute ? Heureusement, nous étions à proximité d'une pompe. Je m'y arrêtai, demandai qu'on remplisse le réservoir et qu'on vérifie par où il perdait. Mais, au bout de quelques litres, l'essence nouvelle refoula et déborda. Le pompiste me fit alors la remarque que l'aiguille de contrôle devait être déréglée et, en venant vers le tableau de bord, il jeta un machinal regard professionnel sur une des roues avant.

Il eut tout de suite un vif sursaut et fit le geste de s'éponger le front : le pneu, largement fendu, laissait passer une hernie de la chambre à air, distendue ! Nous n'eûmes pas à l'achever. Elle éclata d'elle-même, juste comme nous imaginions son éclatement.

— Cent mètres de plus, à la vitesse où vous rouliez, me dit le pompiste, et c'était votre mort... Vous pouvez vous vanter d'être un miraculé.

Avec un frisson j'en convins et je lui avouai que je le devais à mon passager, ce voyageur muet, mais avisé, qui avait fermé juste à temps une des issues de mon destin.

— Quel voyageur ? s'exclama l'homme avec surprise, vous étiez seul en arrivant ici !

Je me retournai vers ma voiture. Le faucheur n'était plus là. Je me penchai à l'intérieur, à la recherche de quelques traces laissées. Rien !... Si, peut-être, un rien de cette odeur de terre juste remuée...

On vous a présenté Michaël Grayn dans le n° 1 d'**ATLANTA.** Cette fois-ci, il vous propose...

UN CHEF-D'ŒUVRE
à Rolf Kesselring

Charles descendit de la chaise et contempla son travail. Il secoua la tête en esquissant une moue désabusée.

— Bon sang ! jura-t-il. Je n'ai pourtant pas cherché à faire quoi que ce soit d'extraordinaire. Il devrait être facile, à partir de cette idée banale, de réaliser quelque chose d'excellent.

Il remonta sur la chaise et saisit l'extrémité inférieure de son œuvre, à laquelle il essaya de donner plus de souplesse en la tordant dans un sens, puis dans l'autre.

Il redescendit et grogna :

— Evidemment, on ne peut pas tout réussir en ce genre de sculpture, mais tout de même !

Il se dit que, parfait ou non, ce travail d'art serait son dernier. Il avait perdu la main et, de plus, manquait totalement d'inspiration. D'ailleurs, comment eût-il pu être inspiré en ce lieu morne et gris ? Pour créer, le plus misérable des studios valait mieux que cette prison, où il se trouvait depuis des mois.

* * *

Sans bien s'en rendre compte, Charles poussa un profond soupir en songeant à la petite chambre qu'il avait occupée durant de nombreuses années.

L'hiver, on y gelait; l'été, on y cuisait. Mais dans cette pièce crasseuse, jonchée de matière première et d'instruments de toutes sortes, il se sentait libre comme un oiseau du Bengale.

Pour se reposer — il dormait rarement en ce temps-là —, il s'allongeait, tout habillé, sur un vieux lit de camp qu'il avait hérité de son père, un poilu de la Grande Guerre. Pour grignoter les sandwiches que lui offrait la concierge — une brave dame aimant les artistes —, et boire à petites gorgées le pinard que lui procurait ses amis, il s'asseyait par terre dans la position du tailleur. Après le déjeuner, il se rendait parfois chez Gloria, une *respectueuse* peu regardante au principe du *donnant donnant* lorsqu'il s'agissait de Charles. « Toi, je t'aime bien », avait-elle l'habitude de dire. La nuit, il promenait sa carcasse de boîte louche en boîte louche et parvenait quelquefois à obtenir un peu d'argent d'un gars de la pègre en glissant à ce dernier l'une ou l'autre information, purement imaginaire la plupart du temps.

Un beau jour — pas plus beau que les autres, tout compte fait —, il en avait eu assez de cette existence de loqueteux. Il s'était décidé à...

Bref, il avait fini par se retrouver dans cette infâme prison.

Au commencement, la vie régulière qu'on menait dans ce sinistre endroit l'avait enchanté. Ensuite, il l'avait supportée. Puis, les jours ternes succédant aux jours ternes, la monotonie engendrant l'ennui, et l'ennui le dégoût, il avait résolu de se remettre à la sculpture, espérant pouvoir chasser l'ange de la médiocrité qui s'était installé à demeure en lui, et rappeler à sa place le démon du génie des temps maudits.

Le directeur de l'établissement n'avait guère fait de difficultés. Pourvu que rien, ni personne n'en pâtît, il pouvait agir comme bon lui semblait. Mais il n'avait pas tardé à s'apercevoir que non seulement il avait perdu la main, mais encore qu'il manquait totalement d'inspiration.

Et puis, il y avait ce nouveau venu : un certain

Joseph Balsamo qui se disait noble et prétendait descendre en ligne directe du fameux comte de Cagliostro.

Qui était-il exactement, cet homme aux longs cheveux gris ?... En tout cas, il s'appelait bien Joseph Balsamo, et il n'avait rien de commun avec Charles qui se trouvait de l'autre côté de la barrière. Comme dans toute prison, il y avait les détenus d'une part, les geôliers d'autre part.

Chaque fois qu'il le pouvait, Balsamo collait ses bajoues flasques au petit grillage en fer de la porte du cachot. Il se mettait alors à contempler, de ses yeux globuleux, l'œuvre à laquelle travaillait Charles.

Au début, cela ne l'avait nullement gêné. Mais lorsqu'il s'était rendu compte que Balsamo ne quittait plus sa position de spectateur, il avait senti la main rêche et froide d'une colère stupéfiante se crisper sur son estomac tapissé d'ulcères. En outre, Charles détestait la moue dédaigneuse de Balsamo.

Oui, oui ! Il avait perdu la main, il manquait totalement d'inspiration. Il savait tout cela ! Ce n'était pas une raison pour qu'on les regarde, lui et son œuvre, avec un air de souverain mépris.

Ce matin, la coupe avait débordé. Balsamo arborait une mine plus que jamais condescendante. Et puis, cette impression d'être constamment surveillé ! N'en pouvant plus, Charles avait hurlé, puis détruit, à coups de marteau rageurs, sa *Vénus d'Aldébaran*. En poussant d'indistincts grognements, dont l'autre semblait se réjouir.

Ensuite, lorsque tout avait été réduit en poussière, il s'était remis au travail. Fiévreusement. Avec plus d'acharnement qu'il n'en avait jamais montré.

* * *

Oui, parfaite ou non, cette œuvre serait sa dernière! Sans en avoir l'air, il jeta un coup d'œil furtif sur

Balsamo qui ne cessait de l'observer, et remarqua avec surprise que l'attitude de celui-ci s'était complètement transformée. Balsamo avait abandonné tout air dédaigneux et se montrait au contraire très intéressé.

En remontant sur la chaise, Charles ne put réprimer un petit sourire mystérieux. Cette fois, c'était réussi. Il pouvait être fier de lui-même.

* * *

Dans sa cellule, Balsamo gueulait comme un putois:

— Non, vous n'y comprenez rien ! Savez-vous seulement ce que signifie le mot *art* ?... Non, c'est un crime ! Vous ne pouvez pas faire ça. Je vous dis que c'est un crime ! On a déplacé le temple d'Abou-Simbel en Egypte. Alors, déplacez-le, lui aussi, si vous le voulez, mais ne faites pas ça !... Un chef-d'œuvre, sa pendaison ! C'est ce qu'il a réussi de mieux, ce geôlier-artiste !... Non, ne le dépendez pas ! Ne le dépendez pas !...

WALTER BECKERS

Né en 1929, l'Anversois Walter Beckers s'adonne à la poésie dès 1954. Quand on lui demande pourquoi il a choisi ce genre, il répond : « Aujourd'hui, je m'exprime sous une forme poétique; demain, je ferai peut-être de la prose, ou je pleurerai, ou je danserai... Pour moi, l'important est de rester en harmonie avec l'inspiration du moment ». Quoi qu'il en soit, nous sommes sûrs que vous saurez apprécier le spleen et l'insolite du poème que nous vous donnons à lire ici.

UNE CERTAINE MULTIPLICATION

Comme une horloge bonne et régulière
depuis dix ans
il rentrait de son travail
repos
salon, cigare, café, whisky
tôt tard
ils se couchaient
à deux
un lit
mais pas d'amour, pas d'enfants, pas de cris de vie

Elle l'aimait
lui aussi l'aimait à sa façon
il aimait l'amour

Elle n'aimait pas la vraie vie

Peur d'un gosse, d'un bel enfant,
d'une fille
un jour plus jolie, plus coquette que
maman
peur d'un garçon qui lui ressemble,
des paroles tranquilles

« dis, papa, je peux m'asseoir sur tes
genoux bonsoir minou mon chat mon chou. »

Ces mots, il les entendait partout
sauf chez lui

Elle avait peur de la vraie vie

Un soir perdu de chagrin le long d'une rivière
paresseuse il se promène et s'arrête
pour apercevoir sa silhouette dans le miroir profond
de l'eau
un peu trop noir pour se rendre compte qu'il
regarde la mort, flamme diabolique
que certains salauds entretiennent sans qu'il ne le sente

Rendre compte à : sa femme
affamé depuis dix ans de mariage
morte

Lui : il est mort depuis longtemps
il n'a pas d'enfants

Il a écrasé trois mégots sous son talon
il est rentré
il est descendu dans la cave
il a monté les escaliers un par un
de la cave au second étage
muni d'une barre de fer
4 kilos 800

Le diable a tapé pendant de longs moments
de haine atroce
sur le lit la femme a étouffé un dernier restant
de vie

Lui : une fois hors de la chambre il s'est arrêté
sur le palier, est entré dans la salle de bains
pour se laver les mains

Une heure après
à cinq heures du matin il a signé ses aveux
au commissaire de service il a dit
« elle ne méritait pas cela, mais moi non plus
10 ans c'est trop, trop... je n'en pouvais plus »

ECHOS DIVERS

MANIFESTATION PARISIENNE

Un public malheureusement trop clairsemé assistait, vendredi 15 avril, à une fort intéressante soirée organisée au *MOKA-CLUB* (dans les sous-sols de l'Hôtel du Louvre) par les soins de Mme Claude Sylvane, dont on connaît le dévouement à la cause des littératures parallèles (et à toutes les formes de l'art, d'ailleurs).

Cette manifestation était placée sous le patronage de la revue *LUNATIQUE* et de sa directrice Jacqueline H. Osterrath.

La première partie du programme comprenait une passionnante causerie de Mme Ackermann, membre du G.E.P.A. (1), remplaçant M. François Coutens souffrant. Elle parla de faits prouvés par des témoignages irréfutables, établissant ainsi la part de la vérité et celle de la fiction dans les diverses apparitions d'objets célestes non identifiables, que nous avons baptisés communément « soucoupes volantes ». Mme Claude Sylvane commenta quelques passages du livre « Les Extra-Ter-

(Suite page 41.)

JACQUES CARLES et MICHEL GRANGER

« Tel est pris qui croyait prendre ». On aurait pu donner ce titre à la nouvelle de ces deux jeunes auteurs, à qui nous souhaitons tout le succès possible.

L'AN NOUVEAU

La ville a enfilé son manteau blanc. En même temps, elle a fait un pas vers la virginité, camouflant son hideuse noirceur, apaisant l'incessant vacarme qui lui est propre. La couche épaisse et immaculée l'a en quelque sorte gratifiée d'une salvatrice décence apte à accueillir l'an nouveau.

La cité, figée dans sa parure inhabituelle, scintille sous ses bijoux glacés. Le silence achève de lui donner une beauté paisible.

Dans l'aube de la Saint-Sylvestre, le thermomètre est descendu à moins dix, figeant chaque molécule de neige et lui conférant cette consistance pulvérulente particulière.

Les premiers taxis-bulles, ces petits appareils se mouvant sur coussin d'air, ont soulevé un fin brouillard grisâtre et dégagé des voies bien droites sur la chaussée.

Le monde attend, retient son souffle, conscient de l'avènement du lendemain. L'éternel va-et-vient des robots a cessé, rendant aux rues leur visage d'antan. L'ensemble paraît irréel, accidentel.

Au-dessus des maisons endormies se dresse le *Ministère de l'Industrie*, gigantesque bâtisse qui est aujourd'hui le siège d'une activité fébrile : c'est en ce jour que les derniers robots de l'année 2210 doivent être détruits. Les neufs prendront leur fonction demain, premier janvier.

Ils ont déjà été expédiés, ceux qui doivent mourir ayant effectué docilement la livraison de ceux qui vont naître. A zéro heure précise, le ministre appuyera sur le bouton. Le gigantesque *Encéphale* aura consommé son repos annuel. Après une ultime révision, il se remettra en route. Tous ses serviteurs mécaniques sortiront de leur léthargie, leurs rouages bien huilés, leur longueur d'onde bien cadrée. Ils pourront être utilisés sans défaillance pendant un an.

En attendant, un problème se pose aux dirigeants. Normalement, tout devrait être presque terminé. Mais de multiples aléas ont retardé les opérations de substitution et surtout de destruction. En effet, dans ce monde surpeuplé d'humains, auxquels se sont ajoutés des centaines de milliers de robots, deux générations de mécaniques ne peuvent coexister.

De plus, la structure intime d'un robot ne permet aucune réparation. Alors, on a instauré la semaine que les gens ont fini par surnommer *Semaine du Grand Massacre*. Au cours de ces sept journées, tous les robots d'hier doivent disparaître, nécessité qui découle du progrès lui-même. Et le robot n'est-il pas la plus belle preuve de l'avancement d'un monde ?

Mais le retard momentané restant l'apanage de toute civilisation, qu'elle soit supervitalisée ou non, il reste encore dix mille robots à exterminer en ces dernières vingt-quatre heures de la Saint-Sylvestre.

* * *

Peter occupe un poste élevé dans les entrailles du *Ministère de l'Industrie*. C'est pourquoi il a aujourd'hui la responsabilité de mener à bien cette délicate opération. Et comme il doit mettre les bouchées doubles pour achever sa tâche dans les délais, Peter fait montre d'une certaine nervosité.

Il faut bien reconnaître que réduire dix mille robots

en moins de vingt-quatre heures n'a rien de plaisant. Non pas que Peter use d'un sentimentalisme démodé à l'égard de ces machines parfaites, mais affronter sans relâche, avec la seule aide de Kow — son second —, le désintégrateur n'est pas de tout repos.

On se croit au seuil même de l'enfer, devant cette bouche rouge, grande ouverte, au fond de laquelle palpite le jet pyroatomique, pareil à une langue monstrueuse.

Les vapeurs métalliques miroitent au sein de ce four vivant, dessinant des arabesques de cauchemar, découpant les silhouettes des damnés.

Un tapis roulant amène les suppliciés bon gré mal gré; l'un après l'autre, ils basculent dans la fournaise qui pousse sa clameur. Chacun a son geste propre d'agonie, un geste de protestation, un geste de regret. L'inéluctable est là qui impose sa loi à ses misérables victimes.

La flamme impitoyable lèche la matière synthétique qui se plie douloureusement, gémit, craque, tente une vaine défense, abdique et se recroqueville. Une paupière fond au-dessus d'un œil hagard et devient larme. Une main se crispe, puis s'abandonne, créant sur le mur une ombre folle.

Deux mécaniques s'agrippent en une embrassade cauchemaresque. Elles esquissent une danse vite arrêtée. Leurs membres se soudent, se liquéfient, s'entremêlent. Le métal en fusion, fange sanglante, incandescente, s'écoule dans les conduits de récupération...

Enfin le dix millième robot, après un ultime spasme, a rejoint le limon.

Peter se frotte les mains, visiblement satisfait de son œuvre. Tout à coup, son front se ride. Il se souvient. C'est l'évidence ! Mais il s'en attriste.

La prochaine proie de la gueule béante doit être

Kow, et Peter s'est attaché à cet être mécanique qui, tout au long de l'année, lui a facilité la tâche.

Les ordres sont les ordres. Peter passe le bras devant ses yeux, chassant ce vague regret.

Mais Kow a décélé le malaise de son maître et il en a aussi découvert la cause. Un voile de panique passe dans son regard.

Kow bondit sur Peter, le maîtrise de sa force décuplée. Peter halète, hurle. La peur s'empare brusquement de son esprit hermétiquement clos.

Le robot Kow tient Peter à bras-le-corps, il le soulève de terre, l'approche des lèvres écarlates d'où sourd l'haleine torride.

Peter se débat en vain. Sa voix implore :

— Voyons, Kow, que fais-tu ? Je t'ordonne de cesser ce jeu dangereux. Lâche-moi ! C'est ton destin de mourir ainsi : tu n'es qu'un robot.

— Mais vous aussi Peter ! réplique la voix métallique de Kow.

Dehors, la neige s'est remise à tomber : quelques flocons virevoltent, témoignant d'un net adoucissement de la température. Ils sont gros, frangés, dansent joyeusement en un gai tourbillon et se posent en douceur, avec un bruit léger, feutré.

Le calme règne. Le soir approche. Le soleil, dans la brume, roule son disque rougeâtre.

Déjà l'esprit enfiévré des enfants guette le *Grand Chariot du Père Etrenne*...

FRANZ JOHANN

Il a vingt-huit ans et, à quatorze ans, se faisait exclure de l'école moyenne Saucy parce qu'il écrivait un roman sous son pupitre. Nous ne savons pas s'il a terminé celui-là, mais il a en tout cas écrit un roman psychologique, LES PALISSADES; composé, pour « Les cinq dernières Minutes », un scénario qu'il a soumis à la télévision; et commencé la rédaction d'une pièce à suspense, LE COBAYE. De grands périodiques français, dont « Mystère-Magazine », ont accepté sa collaboration. Il ne sera pas dit qu'une revue belge comme « Atlanta » l'ait méconnu.

MISE EN SCENE

« MARGARET, La vedette de cette lettre te sera, peut-être, déjà fatale. Il m'est particulièrement pénible de m'adresser à toi en ces termes. Je te supplie cependant de me lire jusqu'au bout.

» Je ne suis pas parti en voyage d'affaires comme je te l'avais dit. Je me suis séparé de toi afin de mieux réfléchir à notre situation. Certes, nous avons notre caractère et tous les torts ne sont pas pour toi.

» Je t'écris de la villa. J'avais besoin de revoir, une dernière fois, cette demeure. En cet instant, tu ne te doutes encore de rien. Tu fais ta promenade quotidienne sur la plage. A ton retour, tu trouveras cette lettre. Je redoute ta réaction.

» Je t'ai aimée. Je te le jure. Quand je t'ai épousée, j'avais foi en notre amour. Je le croyais unique et éternel. Comme je voudrais toujours le croire ! Ces derniers temps, plus d'une fois, j'ai voulu te quitter, mais je n'en ai pas eu le courage. Comment t'annoncer mon départ? Je ne me sentais pas la force de subir tes reproches, tes crises de nerfs, tes larmes, tes menaces. Durant ces dernières années, tu m'as soupçonné injustement. Crois-moi, je te suis resté fidèle. Jamais, je n'ai pensé à te tromper. Tu n'as jamais eu confiance en moi. A maintes reprises, j'ai pleuré sur mon sort, mais je me consolais en pensant que tout pouvait encore changer. Tu vas rentrer d'un instant à l'autre et, peut-être, vas-tu me surprendre. Je suis décidé à partir et tes cris n'y changeront rien. Cette fois, tout est bien fini entre nous.

» Je pense avoir satisfait le moindre de tes désirs. J'ai rompu avec mes relations. Tu les disais ennuyeuses et sans intérêt. Pour toi, je me suis isolé du reste du monde.

» J'ai hésité longtemps avant d'acheter cette villa. Je savais qu'elle serait mon tombeau. M'as-tu demandé une seule fois si je m'amusais, si je ne regrettais rien ? Non, ton égoïsme m'écœurait. Tu m'avais enfermé, tu étais la geôlière de mon existence. Tu étais ainsi satisfaite. Peu à peu, j'ai compris que ton besoin de solitude n'était guidé que par la jalousie. Celle-ci était pourtant méchamment fondée. Aujourd'hui, plus que jamais, cette prison m'étouffe. Je ne puis plus supporter tout cela. Il faut que je reprenne contact avec le genre humain.

» Tu te souviens certainement de Maureen ? Elle était notre voisine quand nous habitions la ville. La façon dont tu l'as injuriée lors de cette partie de cartes, les mots dont tu l'as insultée, je ne pourrai jamais les oublier. Ne te rendais-tu donc pas compte de ce dont tu nous accusais ? Ma pauvre Margaret ! Comme je te plaignais à cet instant, et comme je te plains encore ! Tu étais ignominieuse.

» Je sais ne pas être parfait, mais je pense avoir donné le meilleur de moi-même. Il faut que tu comprennes que ma patience est à bout. Il faut que tu me pardonnes. Je suis saturé de cet enfer que furent les quelques années de notre vie conjugale. Ma décision est prise, je m'en vais.

» Considèreras-tu cet écrit comme une lâcheté ? Je

le crois volontiers, mais je ne puis plus supporter tes menaces de suicide qui ne sont qu'enfantillages. Tu es jolie, tu as toute la vie devant toi. Tu réagiras, tu oublieras très vite.

» Je te demande de ne pas chercher à me revoir. D'ailleurs, à quoi cela servirait-il ? J'éprouve de la peine à trouver les mots qui pourraient te consoler. Je veux te faire le moins de mal possible. Cela veut-il dire que je t'aime encore ? Non, toute passion est éteinte en moi. Il me restera cependant quelques bons souvenirs. Nos vacances sur le lac, nos parties de tennis, nos dînettes à la campagne. Pourquoi a-t-il fallu que tout cela cesse par ta faute ? Pourquoi t'être montrée si ingrate, si injuste à mon égard ? Nous avions tout pour être heureux...

» Je te laisse tout, je n'emporte rien. Si tu le désires, tu peux vendre la maison. Tu n'éprouveras aucune difficulté à trouver un acheteur. Regretterai-je un jour ma décision ? J'ose espérer que non. Tu as fait en sorte que je n'emporte pas de regrets. A cette minute même, je t'en remercie.

» Je viens à l'instant de guetter ton retour par la fenêtre. La mer est calme. S'il pouvait en être ainsi de mon cœur. Tu sais, tu as raison, la vue que l'on a de la terrasse est jolie. Le sable sent bon la quiétude, le ciel respire la paix. Je voudrais tant que ceci ne soit que comédie. Je voudrais me réveiller à l'aurore d'un nouveau jour. Avoir rêvé cette lettre, cette vie. Mais à quoi bon ?

» Je te laisse à présent. Adieu donc, Margaret. Je ne t'embrasse pas. Ne trouverais-tu pas ce baiser ironique et malveillant ?

» Pardonne-moi et que Dieu te protège. »

FRANK.

Il poussa alors un profond soupir. Tout cela avait été si pénible. Il se sentit soudain très fatigué. Il remit son stylo en poche et se leva.

Le temps était merveilleux. Tout aussi merveilleux que le jour de son arrivée. Tout était nouveau pour lui. Dans cette villa, il se sentait perdu. Parfois, au début, quelques amis venaient lui rendre visite. Margaret se montrait alors tellement désagréable que bientôt ils eurent peur d'elle et ne se manifestèrent plus. Elle refusait d'avoir des enfants. Elle aurait été jalouse d'eux. Il se sentait faiblir de jour en jour. Où était-il donc son prestige d'antan ?

Quelques jours auparavant, il avait eu l'occasion d'emporter ses affaires personnelles. Il partait les mains vides.

L'heure du départ était maintenant arrivée.

Il relut sa lettre, s'assurant que tout était parfait, qu'il n'y manquait rien. Tout était correct. Il se pencha alors sur le cadavre de Margaret. Elle ne s'était rendu compte de rien. Elle rentrait de sa promenade. Il avait tiré à la tempe. Il ne voulait pas qu'elle souffre.

Après avoir froissé l'écrit, il le déposa sur le tapis après y avoir posé les empreintes de sa victime. Il prit ensuite le revolver, qu'il tenait enveloppé dans un mouchoir, et le plaça dans la main droite de celle-ci. Voilà, tout était terminé.

Il contempla, une dernière fois, le tableau, la mise en scène imaginée par Maureen.

Se serait-elle vraiment suicidée ? se demanda-t-il. Il voudrait la réponse affirmative.

Dehors, le soleil brûlait atrocement. Il aurait voulu courir. Il pensa à sa tendre complice. Il avait hâte de la serrer dans ses bras. Elle avait tant confiance en lui. Il pressa le pas.

JOHN FLANDERS

Que ce soit sous le nom de Jean Ray ou sous celui de John Flanders, Raymond-Jean-Marie de Kremer réussira toujours à nous faire frémir.

LE MONSTRE DES ABIMES

— Zeus ou... Poséidon ?

— Peut-être bien Poséidon, qui sait ? répondit Spielhagen d'un air mystérieux.

Nous reposâmes le regard sur le portrait, visiblement dessiné à la hâte, d'un vieux monsieur d'aspect sévère aux grands yeux livides, aux cheveux en bataille et à la barbe indisciplinée. L'expression de son visage comportait quelque chose de sinistre.

— C'est peut-être, reprit gravement Spielhagen, l'un des plus grands, sinon l'un des plus terribles secrets de la Création.

Spielhagen était un homme calme et posé qui, dans un office des contributions indirectes, devait remplir les fonctions d'employé principal ou, sans doute, de chef de bureau. Il s'y connaissait un peu en dessin et en piano, et c'était un authentique maître ès problèmes de mots croisés.

Nous fûmes assez surpris de l'entendre parler d'un des *plus grands secrets de la Création*. Lentement, il compta sur ses doigts et se mit à raconter :

« J'approche du demi-siècle, aujourd'hui. Cette histoire remonte donc à trente ans, environ. Nous étions cinq ou six et, pour autant que je sache, trois d'entre nous ont déjà quitté ce monde.

» Je ne comprends pas grand-chose aux sciences supérieures, aussi vous demanderai-je de fermer les yeux sur les petites imprécisions, dont je me rendrai vraisemblablement coupable au cours de mon récit.

» J'étais alors élève à l'Ecole des Beaux-Arts à Berne, et je m'entendais parfaitement avec les étudiants du laboratoire du docteur Senn. Ce savant avait accepté mes services pour le coloriage de planches anatomiques, de sorte que j'avais libre accès aux salles d'expériences, où j'étais considéré par chacun comme un véritable confrère. Un jour, nous étions réunis dans l'agréable chambre des microscopes. Nous nous permettions de fumer et de plaisanter, car le travail s'était fait rare; en outre, les congés approchaient à grands pas.

» Attendez un instant, que je me souvienne des noms de tous mes anciens camarades. Il y avait... Wickow, un tranquille et débonnaire Wurtembergeois; Lacaze, un garçon vif et intelligent, originaire de Besançon; Schrimp, un Suisse costaud de l'Oberland bernois; Zacharie Laub, que nous appelions le *petit Zach*, comme dans le conte d'Hoffmann, bien que sa taille approchât des six pieds; et enfin, del Rocca, un brillant sujet, portugais de naissance.

» Le petit Zach — qui était le plus vieux et qui, pendant les absences du Dr Senn, avait l'habitude de mettre un peu d'ordre dans le laboratoire — se trouvait seul assis à la table de travail; nous l'entendions faire du potin avec des tubes et des cornues de verre.

» — Fais-en des morceaux, petit Zach, casse tout le bazar ! ricana Schrimp. Les vitriers doivent vivre, eux aussi.

» Laub examinait un verre gradué qu'il tenait en l'air. Il finit par secouer la tête d'un air découragé.

» — Je n'y comprends rien. Ceci est un échantillon d'eau prélevé dans un modeste lac des montagnes. Le maître recherche une algue microscopique qui aurait la propriété de verdir l'eau par temps orageux. Nous ne l'avons pas découverte, mais...

» — Ce n'est pourtant pas si incompréhensible que ça, interrompit le Français.

» — Ce n'est pas ce que je voulais dire, reprit le petit Zach. Voici ce que je trouve surprenant. Hier, j'ai soigneusement examiné cette eau au microscope, et j'y ai observé un assez grand nombre de microbes et de bactéries ordinaires. Et maintenant...

» Il se tut et nous l'ouïmes marmonner quelque chose au sujet de *microbes qui jouaient à cache-cache*.

» — Et alors ? questionna le Portugais.

» — J'ai rarement vu eau plus pure, Rocca. A travers la lentille, le regard se perd dans un terrible désert aqueux. Toutes ces petites cellules vivantes ont disparu, excepté quelques amibes, qui font partie des microbes primaires les plus stupides qui soient !

» Le Portugais réfléchit et dit :

» — Il n'est pas impossible que certaines algues soient responsables de cette disparition, mais dans ce cas, on devrait pouvoir les remarquer !

» — Cela va de soi, grogna Laub. Ah, regardez !

» Il avait déposé devant lui quelques plaquettes de verre, toutes porteuses de gouttes d'eau, et les glissait, l'une après l'autre, sous la lentille mobile d'un puissant microscope.

» Grossie trois mille fois, une amibe tournait en rond, fouettant légèrement l'eau, de temps en temps, de sa petite queue vibrante.

» — Disparue ! s'exclama Laub. Elle a disparu comme par enchantement sous mes propres yeux. Attendez, en voilà une deuxième...

» Il s'écarta pour laisser la place à del Rocca qui, à son tour, se pencha sur l'appareil, tandis que les autres, de plus en plus intéressés, formaient un cercle autour d'eux.

» — On dirait, grommela le Portugais, une pointe

d'anxiété dans la voix, que l'amibe est attaquée par un ennemi invisible... Madre ! Voyez-moi ça !

» — Déchiquetée, désintégrée et... elle disparaît ! s'écria Laub. Que peut-il bien se passer dans cette goutte d'eau ?

» Rocca et Lacaze commencèrent à discuter en français, au moment où je plongeais le regard dans le microscope. Sous la lentille, je ne distinguai, en fait, rien d'autre que de l'eau pure; du moins, en apparence.

» — Laub, fit del Roca, cessant de converser avec Lacaze, vous avez parlé d'une petite algue qui, par temps orageux, deviendrait active. Comme chacun le sait, le temps orageux provoque une accumulation d'électricité. Nous allons en faire un peu, artificiellement, avec la machine de Ramsden.

» — Et ensuite ? demanda Wickow.

» — Il se peut qu'il s'agisse d'une algue invisible ou d'un microbe qui, sous l'action du courant électrique, prendrait quelque couleur pigmentaire; ce qui nous permettrait de voir ce que nous voulons voir.

» Schrimp n'était pas très érudit, mais avait par contre de bons bras. Il se mit à actionner la manivelle de l'appareil de Ramsden, et le grand disque de verre commença de tourner en ronflant. Des étincelles violettes crépitèrent entre les électrodes, et bientôt nous perçûmes une légère odeur d'ozone.

» — Hum ! Je vois quelque chose, grogna Laub. Mais ce n'est qu'un minuscule point vert. Regardez vous-même, Rocca !

» Le Portugais s'exécuta et, après une ou deux secondes, nous le vîmes hocher la tête.

» — Oui, ça bouge là-dessous, mais notre instrument est beaucoup trop faible. Pourrions-nous utiliser le nouveau microscope, Zach ?

» Laub hésita. Le Dr Senn avait défendu aux étu-

diants l'emploi de ce fragile et coûteux appareil.

» — J'en prends la responsabilité, dit le Portugais, qui commençait de s'agiter, car ce qui se passe dans ce microcosme est tout simplement extraordinaire !

» Usant de mille précautions, Laub amena le nouveau microscope, qu'il chargea prudemment de la précieuse plaquette de verre.

» — Grossir dix mille fois, ce n'est pas rien ! ricana-t-il.

» Del Rocca se pencha, et, au même instant, nous le vîmes pâlir.

» — Je... Ce n'est pas très clair... Ou dois-je en croire mes yeux ? balbutia-t-il.

» Nous regardâmes tous, l'un après l'autre. Et alors, je l'ai vue, cette *chose*, comme mes compagnons l'avaient vue : une sorte de petite queue smaragdine, dont l'une des extrémités affectait la forme ronde d'une tête d'homme... Lorsque la *chose* atteignit le centre du champ de vision microscopique, je distinguai nettement les terribles traits de ce visage humain. Un visage de vieillard, aux yeux froids et menaçants, mais intelligents; des yeux qui semblaient guetter quelque proie d'un air cruel.

» — Nous devons en référer au Dr Senn ! s'écria Laub.

» Comment l'accident arriva-t-il ? Nul ne le sait. Quoi qu'il en soit, la plaquette soudain glissa, tomba sur le sol et s'y brisa. Malgré les efforts que nous consentîmes ce jour-là et le lendemain, nous ne parvînmes pas à retrouver, dans quelque goutte d'eau que ce fût, l'étrange être microscopique, que del Rocca avait appelé le *monstre des abîmes*.

» Comme je savais dessiner, on me pria de reproduire de mémoire cet horrible visage, que j'avais aperçu sous la lentille du microscope. Nous n'en parlâmes jamais à personne, même pas au Dr Senn, qui nous eût ri au nez. »

Spielhagen s'arrêta et leva un regard craintif vers le singulier portrait.

— Là, il doit être au moins cent mille fois plus gros qu'il ne l'est en réalité, murmura-t-il.

Titre original : « Het Infusie-Monster ».
Traduit du néerlandais par Michaël Grayn.

(Suite de la page 27.)

restres », parus chez Plon sous la signature de Paul Thomas (qui n'est autre que le compositeur bien connu Paul Misraki), et de « Mystérieux Objets Célestes » d'Aimé Michel, publié chez Arthaud, et également traduit en anglais.

La seconde partie était consacrée à la lecture de contes fantastiques. Mme Claude Sylvane dit alors la charmante « Visite » de Christian Poslaniec, qui avait fait notre joie dans le n° 2 d'*ATLANTA*. Mlle Dominique Dumas prêta sa voix aux « Vampires » (2) de France Lorrain, une nouvelle qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, est une histoire de soucoupes volantes. Mlle Marie-Claude Chambord termina avec une émouvante aventure écrite par Claude Sylvane : « Le Dernier Car ».

Il est vraiment dommage que d'aussi sympathiques initiatives ne connaissent pas une plus grande affluence de spectateurs, elles mériteraient d'être encouragées.

France LORRAIN.

(1) Groupement d'Etudes des Phénomènes Aériens, Musée Social, 5, rue Las-Cases, Paris 7e (France).
(2) Le conte « Les Vampires » paraîtra prochainement dans **LUNATIQUE**.

TINA SOL

La charmante Tina Sol ne jouit pas, semble-t-il, d'un bon état de santé; en outre, elle compte peu d'amis; ce qui lui permet d'écrire beaucoup. Elle adore ça, et — faut-il le dire ? — nous adorons ce qu'elle fait.

CHANGEMENT D'AIR

à Guy Scovel

Le commandant Daruk et les quatre robots venaient d'accomplir le dernier voyage entre l'astronef et le campement.

Drôle de campement ! Le commandant s'épongea le front et soupira. Quelle corvée ! Pourquoi l'avait-on choisi pour cette expédition démentielle ? Bien sûr, il venait de perdre sa femme, plus rien ne l'attachait à la Terre, et le médecin recommandait un changement d'air.

Il accorda un moment d'attention au paysage. De vastes plaines aux herbages riches où des animaux, très semblables aux vaches terrestres, paissaient tranquillement. Des bois où le gibier abondait, un lac aux eaux miroitantes et prometteuses... Oui, ils seraient bien, ils pourraient croître et se multiplier.

Son regard se reporta sur le campement, et un soupir gonfla sa poitrine. Les robots s'activaient, montaient les tentes, rangeaient le matériel, les caisses de nourriture, les paniers de volaille piaillante. Les quarante coffres attendaient. Des coffres au contenu bien étrange. Daruk s'approcha et relut les étiquettes.

« Docteur Armand Baroun, condamné pour homicide par négligence ». « Jacques Marelle, architecte, condamné, homicide, négligence ». « Pierre Allas, maçon,

homicide, imprudence ». Et ce fermier qui avait tué son frère, paresseux et voleur; et l'épouse abandonnée...

Le commandant détourna la tête. Il la connaissait, la liste. Tous condamnés pour meurtre. Tous volontaires pour *l'expérience*. Vraiment, ils ne manquaient pas d'aplomb, ces savants du XXe siècle ! Parce que, mille ans plus tôt, ils avaient proposé à ces condamnés de choisir entre la peine capitale et la congélation, il se retrouvait, lui Daruk, sur Aldébaran, avec cette cargaison impensable.

Il consulta sa montre spéciale et vit que *l'heure* approchait. A son commandement, les robots ouvrirent les coffres et, patiemment, consciencieusement, il fit les piqûres requises à chaque condamné.

Une pensée insidieuse se glissa dans l'esprit du commandant : « Si je les tuais tous ! ». Mais aussitôt il se révolta. Au XXXe siècle, le meurtre était inconnu. Il avait été spécialement instruit par les *huiles* pour cette mission; à son retour, tout serait effacé.

Son retour ! Il consulta sa montre. Il devait partir, abandonner ces femmes et ces hommes à leur nouvelle vie, à leur tâche de peupler cette planète hospitalière, mais inhabitée.

Les robots arrachaient les étiquettes, les brûlaient, ne laissant à chaque condamné que son nom.

« Je dois partir maintenant. » Et pourtant, il hésitait. Certains visages lui avaient paru si attachants. Les laisser ainsi, sans savoir s'ils n'auraient pas besoin de soins, de protection contre eux-mêmes, de conseils...

« Partez avant leur réveil », avait dit le chef suprême, « ils pourraient vous empêcher de revenir ».

Mais Daruk ne pouvait s'y résoudre. Une petite voix bien connue, sur son lit de mort, avait dit :

— Jadis a vécu un être merveilleux. Il disait :

« Aime ton prochain comme toi-même ». Promets-moi d'aimer, d'aider, toujours !

Elle était morte avant qu'il ait pu promettre, mais, en fermant les yeux de son épouse, il s'était juré de ne jamais oublier.

Qui pourrait-il aider sur Terre ? Qui ? Alors que le bonheur et le bien-être y régnaient, que les guerres cruelles avaient cessé, que tous les préjugés de classes et de couleurs étaient oubliés ? Non, sa place était ici. Ici, avec ces hommes et ces femmes, marqués par l'empreinte de leur siècle violent et instable, avec ces déchets d'une société folle et pourrie. Ces hommes et ces femmes, victimes presque autant que leur victime, il pouvait, il devait les aider à corriger leurs défauts, à surmonter leurs faiblesses. Sur cette planète vierge, ils créeraient un monde jeune et fort, un monde courageux et travailleur. Il ne les laisserait pas céder à l'envie, à la violence, à la paresse, à la facilité.

Daruk, d'un pas assuré, rejoignit l'astronef. A son appel, les robots le suivirent, et il les déconnecta. Ensuite, il calcula soigneusement la direction, actionna manettes et boutons, brancha le pilote automatique. Il brisa sans regrets ce dernier lien.

L'astronef partit avant le réveil des condamnés.

Le commandant s'assit et attendit. Un sourire se dessina sur ses lèvres; il pensait que, peut-être, les savants s'interrogeraient sur une certaine petite tache qui apparaîtrait sur le soleil au moment où l'astronef le toucherait.

Puis il sourit de son sourire. Il se sentait heureux, il avait un but. Ce devait être l'air d'Aldébaran !

DOMINIQUE OPPITZ

Impétueux, mais franc et sympathique, ce jeune auteur :

LES PREMIERS HOMMES DE PROXIMA

Vladimir Petroch regardait par le hublot. Pour la première fois, on distinguait un très net agrandissement de *Proxima*. Ce n'était plus un point perdu dans l'espace, c'était devenu un soleil, encore lointain peut-être, mais cependant très proche.

La distance qui les séparait de la planète principale de cet astre incandescent était à peu près la même que celle de la *Terre* au *Soleil*. Quelques jours encore avant d'arriver à hauteur de cette planète, mais cela n'était rien en comparaison des dix années passées dans cette boîte à sardines.

Vladimir pensait que ces dix ans n'auraient sans doute pas été aussi éprouvants s'il avait été seul. Pour lui, comme pour tous ses compagnons, cette traversée avait été un véritable calvaire.

Au départ, l'expédition comprenait quarante membres : un représentant de chaque science, des techniciens, quatre hommes d'équipage et lui, le capitaine. Tout aurait dû continuer d'aller aussi bien qu'au début. A ce moment, tous s'entendaient parfaitement; chacun avait sa part de responsabilité, son domaine propre.

Les ennuis avaient commencé à la fin de la première année : un accident stupide était survenu : une conduite de gaz carbonique avait sauté. Mademoiselle Durand, la psychologue, avait été tuée. Elle avait jusque là rempli ses fonctions à merveille : elle avait arrondi les angles et calmé les esprits au moindre embryon de querelle. Tout le monde s'était trouvé bien de ses services.

Pendant une année encore, tout s'était déroulé à la perfection. Mais ensuite, des disputes de plus en plus fréquentes avaient éclaté. Monsieur Steward, l'un des deux biologistes de l'expédition, avait pris Madame Strauss à partie, sous prétexte que celle-ci accaparait le laboratoire. Un homme d'équipage, Jack, s'était mis en colère, parce qu'un de ses collègues lui avait donné un ordre. Les petites jalousies avaient pris le dessus.

Ce n'est qu'au prix de prodiges de calme et de compréhension que Vladimir, l'autorité suprême du vaisseau spatial, était parvenu à empêcher l'envenimement de ces altercations. Mais il était maintenant à bout de nerfs, il ne vivait plus. A chaque instant, il pensait exploser. Il en avait par-dessus la tête !

Le « soir » précédent, il avait convoqué au *mess* tous les membres du voyage intersidéral et, pour la première fois depuis bien longtemps, la réunion avait été détendue. Chacun était heureux : on approchait ! Dans quelques jours prendrait fin ce calvaire, on atterrirait, on pourrait finalement resservir à quelque chose, fouler pour la première fois le sol d'une planète extérieure au *Système solaire*.

Les premiers ! On allait être les premiers ! Cette idée seule avait soutenu Vladimir, l'avait détourné du chemin de la folie. Oui, maintenant qu'ils arrivaient, et les premiers ! il se disait que ça valait le coup.

La mise en orbite de l'astronef se réalisa sans difficulté aucune. On avait tant de fois répété la manœuvre autour de la *Terre* ! Le largage d'une capsule d'exploration ne posa, lui non plus, quelque problème que ce soit. Bientôt, Vladimir et quatre hommes marchaient sur le sol de la planète inconnue.

Les premiers ! Vous vous rendez compte ? Ils

étaient les premiers ! Oui, ça valait le coup, ça valait vraiment le coup !

L'astre ne semblait pourvu d'aucune végétation. Mais on n'eût pu rien conclure immédiatement : impossible de voir bien loin dans ce relief accidenté de roches convulsées.

Ils contemplaient, déçus et pourtant ravis, le spectacle de ce monde tourmenté. Soudain, l'un d'eux attira l'attention de Vladimir sur un point mouvant dans le ciel.

— Qu'est-ce donc ? s'écria-t-il en observant l'objet volant. Sortez vos armes, on ne sait jamais ! Toutefois, ne faites rien sans mon commandement.

L'appareil étranger continuait de se rapprocher. Muets de stupéfaction, les cosmonautes reconnurent bientôt un hélicoptère.

— Je rêve ! s'exclama Jack. C'est impossible !

— Incroyable ! fit Vladimir.

— Et pourtant, dit Bill, il semble bien qu'une vie intelligente existe ici, ou alors...

Un homme descendit de l'hélicoptère qui venait d'atterrir non loin d'eux. Vladimir pâlit. N'était-ce pas John Farradine qui, malade, n'avait pu prendre le départ sous ses ordres ?

— Bienvenue, membres de l'expédition *Proxima I*, dit John Farradine. Nous vous attendions. Le mur de la lumière a été franchi, il y a trois ans, et nous vous attendons depuis l'année dernière. Venez, je vous emmène à *Proximaville*, venez !

Les autres s'entre-regardaient, atterrés. Tout à coup retentit une détonation sèche. Ils se précipitèrent sur Vladimir, mais il était trop tard...

A T L A N T A

est la seule revue de littérature parallèle qui ne soit pas tributaire de ses consœurs d'outre-Atlantique !

Si vous avez aimé ce numéro d'**ATLANTA**, conseillez-en la lecture à vos amis !

LES REVUES

Peu d'événements dans notre bon vieux « fandom », ces derniers temps, mais des événements de qualité. Jugez-en : outre MERCURY et LUNATIQUE, dont il est rendu compte plus loin, que de surprises !

AILLEURS, tout d'abord, reparaît. Dans ce copieux numéro de rentrée (n° 4 de la nouvelle série), signalons une étude du roman de X. Nagrien « Prodigieuse Découverte », menée par Pierre Versins avec sa maîtrise habituelle, et les addenda à la chrono-bibliographie du même Versins, mais le gros morceau en est évidemment l'ensemble de notices bibliographiques des parutions nouvelles, agrémenté de nombreuses notes de lecture. Il y a là, dûment répertoriés, quelque 174 ouvrages conjecturaux, soit la presque totalité des ouvrages parus entre octobre 64 et février 66. Il y a bien sûr quelques lacunes, particulièrement pour les livres belges. N'empêche, c'est là une mine de renseignements que tout amateur se doit de posséder.

Dans LE JARDIN SIDERAL n° 21, nous avons surtout remarqué, outre la suite du space-opéra « Si grand est l'Espoir » de H.H. Browning, un éblouissant texte de Carlos Buiza : « Asphalte ». A ne pas manquer !

Une nouveauté: MERCURY-BIS, le premier fanzine français consacré exclusivement au cinéma-bis. Vingt pages des quarante de ce premier numéro sont consacrées à des photos en tirage offset. C'est dire que l'illustration constitue la partie la plus importante de ce premier numéro, consacré à Boris Karloff, et que la réalisation d'un tel zine représente un vrai tour de force. Cependant, l'impression en est encore quelque

peu défectueuse, défaut assez conséquent vu l'importance de la partie photographique. Et n'a-t-on pas assez de magazines professionnels publiant des photos de meilleure qualité par la force même des choses, alors que nous manquons vraiment de critique sérieuse et bien documentée. MERCURY-BIS n'en est pas moins un très bon zine, et nous attendons avec impatience la sortie de son prochain numéro, qui nous semble devoir être encore meilleur.

Deuxième nouveauté : le premier fanzine d'informations de langue française, EARLY BIRD, que je me garderais bien de critiquer, puisque son éditeur n'est autre que votre dévoué serviteur. Reportez-vous donc à votre « AILLEURS » habituel.

Je m'en voudrais de terminer sans signaler DÉSIRÉ, le sympathique bulletin bimestriel d'études des illustrés, fascicules et livres populaires, et d'information et de liaison des collectionneurs.

Michel FERON.

AILLEURS. Pierre Versins, Flumeaux 1, CH 1008 PRILLY/LAUSANNE (Suisse).

LE JARDIN SIDERAL. Jacques Ferron, rue Max de Vars, 19, BRIVE (France).

MERCURY-BIS. Jean-Pierre Bouyxou, 19, rue du Serpolet, 33 BORDEAUX (France).

EARLY BIRD. Michel Feron, 7, Grand-place, HANNUT (Belgique).

DESIRE. **Jean Leclercq**, 125, boulevard de Charonne, 75 PARIS XI[me] (France).



Avec son n° 20, LUNATIQUE continue sa bonne série. Signalons des textes d'Hélène Doumayrou, de

Léon Colas, de Jacques Herment, de France Lorrain, de Liliane Devis, ainsi qu'une étude très intéressante de J.-P. Bouyxou sur Bela Lugosi.

AMADIS.

LUNATIQUE. Jacqueline H. Osterrath, 5929, SASSMANNSHAUSEN (Allemagne).



Eh bien oui, notre ami Fontana nous réservait une bonne surprise ! Son n° 8 n'engendre ni l'ennui ni le sommeil. Tous les textes sont bons, plaisants. Le mélange d'horreur et d'humour savamment dosé. Les dessins excellents. « La Fin du Commencement » par Guy Scovel... Je suis restée un peu ahurie au départ, pour me sentir glisser, peu à peu, vers la compréhension et l'intérêt passionné. J'attends, et je ne suis certainement pas la seule, le n° 9 avec impatience !

Tina SOL.

MERCURY. J.-P. Fontana, 90, rue Verlaine, La Plaine, 63 Montferrand (France).



AUTRES REVUES REÇUES

ALLIANCE. Maurice Moureau, 2 Harksheide (bez Hamburg 2) Parallelstrasse 21 (Allemagne).

ARLECCHINATA. Vittorio Curtoni, Via G. Mazzini 5, Calendasco (Piacenza) (Italie).

ASPIDISTRA (L'). Riccardo Leveghi, Via Grazioli 85, Trento (Italie).

BRIOLET. Carmen Closset, 22, Pirka, Amay (Belgique).

DEFENSE DE L'HOMME. Louis Dorlet, B.P. 53, Golfe-Juan (France).

FANTAPOLITICA. Voir adresse à « Arlecchinata ».

INTERPLOT (ou **PLOTPLOT**). Sandro Sandrelli, Via Dardanelli 20, Lido di Venezia (Italie).
LUMEN. Claude Dumont, 19, rue Henri Maus, Liège (Belgiq.).
MERIDIEN. Claude Wilmaers, 24, Kattenstraat, Tienen (Belg.).
MICROMEGA. Carlo Bordoni, Viale XX Settembre 211, Avenza-Carrara (Massa) (Italie).
NEXUS. P.R. Weston, 9 Porlock Crescent, Northfield, Birmingham 31 (Engl.).
OLTRE IL CIELO. Direction générale, 422, Via Salaria, Roma (Italie).
PEAU DE SERPENT. J.P. Flament, 15, boulev. Lambermont, Bruxelles 3 (Belgique).
PENSEE FRANÇAISE (LA). Yves Le Kervadec, 35, rue Gayet, Saint-Etienne (Loire) (France).
ZENITH SPECULATION. Voir adresse à « Nexus ».

***

LES LIVRES

Belle présentation, beau papier, belles illustrations et, bien entendu, un très bon texte que celui de Jacqueline H. Osterrath : DIANE. Fergus Valentino Huntington n'a pas été sans me rappeler, pour sa cruauté, le héros de « La Légende de Saint Julien l'Hospitalier » de Gustave Flaubert. Tous les amis de J.H. Osterrath et de « Lunatique » voudront posséder ce *fantastique* bijou.

Tina SOL.

DIANE. Jacqueline-H. Osterrath. Ed. Robert Baru-Fischer, Bergstrasse 144, 8032 Zürich (Suisse).

***

AUTRE LIVRE REÇU :

LE VELE DEL TEMPO. Gustavo Gasparini. Ed. « Le Voici ». Tous renseignements auprès de l'auteur, Cannaregio 4858, Venezia (Italie).

SERGE BERTRAN

PANORAMA DES LITTERATURES CONJECTURALES EN BELGIQUE

PREMIERE ETUDE :

LES LITTERATURES CONJECTURALES D'EXPRESSION NEERLANDAISE

Voici une première étude consacrée aux littératures conjecturales d'expression néerlandaise en Belgique. Une seconde s'occupera des auteurs d'expression française. Ces deux études ont été composées dans le cadre d'un court essai sur les littératures conjecturales en Belgique : Passé, Présent et Futur de la Science-Fiction en Belgique.

Les littératures conjecturales d'expression néerlandaise comprennent aussi bien les Pays-Bas que les Flandres. Notre but principal est d'examiner la production belge, mais cela ne nous empêchera pas de souligner au passage les différentes réussites dans le genre de nos voisins d'outre-Moerdijk. Toutefois, il faut noter que la production belge dans ce domaine est beaucoup plus riche que celle des Pays-Bas.



PREMIERE PERIODE : 1500-1900

La première œuvre néerlandaise dans laquelle interviennent des éléments de science-fiction est un roman populaire : *Vergilius* (Virgile), publié à Amsterdam en 1525. Les œuvres, populaires ou non, à caractère fantastique pullulent à cette époque : Elcerlyc, Marieke van Nijmeghen, Theophilus, Melusine; pourtant, il semble bien que seul *Vergilius*, œuvre anonyme d'ailleurs, appartienne au domaine qui nous intéresse particulièrement.

Il faut remonter assez loin avant de trouver trace d'une quelconque œuvre littéraire importante. Mentionnons tout d'abord *Het toekomende Jaar 3000* (l'an 3000 à venir) de Arend Fokke Simonsz, écrivain hollandais, et qui date de 1792. C'est très probablement le premier roman utopique néerlandais. Notons que Simonsz emploie un moyen assez facile pour voyager dans le temps : le rêve.

Beaucoup plus exhaustive est l'œuvre du Gantois Charles de Graeve *République des Champs Elysées* datant de 1806. Comme tout bon Flamand, de Graeve écrivait en français, nous reparlerons donc ultérieurement de son œuvre. Le 19e siècle est par ailleurs assez pauvre en utopies et anticipations, et c'est une fois de plus vers les Bataves qu'il faut nous tourner ; citons Bilderdijk avec *Luchtreis* (récit d'un voyage aérien), publié après 1810 et bien avant Jules Verne.

Il y a probablement d'autres œuvres relevant de ce genre à découvrir pour cette période, car la pauvreté exemplaire de la Belgique et des Pays-Bas dans le domaine du fantastique et de l'anticipation par rapport à la France, l'Allemagne et l'Angleterre, nous paraît pour le moins suspecte. N'oublions pourtant pas que la littérature d'expression néerlandaise sombre rapidement dans le romantisme entre 1810 et 1860 et ne se réveille qu'en 1885 aux Pays-Bas, plus tard encore en Belgique. Tous les manuels scolaires vous l'apprendront, et ceci explique peut-être cela (?).



SECONDE PERIODE : 1901-1940

Le goût du fantastique demeure néanmoins vivace dans les lettres belges : une pléiade d'auteurs flamands s'exprimant en français défilent sous nos yeux de 1901 à 1940, et même au-delà. A. Denouwe (dont on perd la trace, hélas !), G. Rodenbach, G. Eekhoud, Maeterlinck, H. Van Offel, G. Vigoureux, F. Hellens, J. Ray, Ghelderode, T. Owen, G. Vaes, etc. Nous leur consacrerons un article à part.

En attendant, nous voici au seuil du XX[e] siècle. Côté hollandais, il faut citer en premier lieu l'écrivain fantastique Ferdinand Bordewijk (° 1884), incontestablement le plus grand des narrateurs de son pays. Il publia d'abord trois recueils de contes fantastiques *Fantastische Vertellingen*, respectivement en 1919, 1923 et 1924. Aujourd'hui la publication de ces contes insolites, cruels et évocateurs ferait l'effet d'une bombe; à l'époque, on n'en souffla mot. Bordewijk publia en 1931 une petite utopie anticommuniste : *Blokken* (blocs). Là encore, il apparaît comme un maître. Agé de 82 ans, il continue d'écrire; son dernier recueil, qui date de 1965, est composé de contes fantastiques et de récits d'anticipation. Par son style et sa façon magistrale de créer une atmosphère, il est en fait le Blackwood des Pays-Bas. *Het zwevend Schaakbord* (l'échiquier volant) est un grand roman fantastique de Louis Couperus, et qui date de la même période; il fut publié en 1922. Ensuite vient Aart van der Leeuw avec des contes ultra-brefs, souvent insolites et fantastiques dans *Vluchtige Begroetingen* (salutations fugitives). Citons, outre ce trio, le poète maudit Jan Slauerhoff (1898-1936), qui publia plus d'un conte insolite, e.a. *La Fin de la Chanson* dans le recueil *Schuim en As* (écume et cendres), sorti en 1930.

Reste la science-fiction. Aux Pays-Bas, elle fait sa

rentrée après 1930. D'abord, il y eut W. Van Bemmelen (1868-1941), écrivain obscur qui écrivit un recueil *Miraculeuse Verhalen* (histoires miraculeuses); des récits où l'on voit successivement apparaitre les thèmes de l'immortalité, de l'alchimie, de la fin du monde, etc.

Vers 1935, Belcampo (° 1902) écrivit ses *Contes* et *Nouveaux Contes*. Plus tard, il composa des récits de SF pure. Les récits que l'on retrouve dans le recueil *Le Monde fantastique* chez Denoël (collection *Présence du Futur)* furent écrits avant et durant la Seconde Guerre mondiale. Tout en demeurant éloigné d'un Clarke ou d'un Bradbury, Belcampo reste l'écrivain de SF numéro un aux Pays-Bas. Ses contes furent groupés récemment en un volume sous le titre *Luchtspiegelingen* (mirages). Ses derniers contes toutefois se rattachent uniquement à l'insolite.

Revenons en Belgique. En 1909, Félix Timmermans (1886-1947) fait paraître ses contes noirs et lugubres sous le titre : *Schemeringen van de Dood* (les crépuscules de la mort). (Outre Timmermans, il faut noter que Toussaint Van Boelare écrivit avant 1914 quelques très beaux contes fantastiques en s'inspirant de légendes.) Timmermans appartient à la seconde génération des écrivains flamands après Conscience; celle qui voit enfin naître sur le sol flamand des œuvres littéraires de qualité, cette génération qui compte dans ses rangs Streuvels, Claes, Elsschot, Roelants, Walschap, Pillecijn... Ces deux derniers ont d'ailleurs chacun un roman fantastique à leur actif. Walschap (° 1898) d'abord, avec *De Wereld van Soo Moereman* (le monde de Soo Moereman), où il est question d'envoûtement et de sorcellerie. Le tout est brouillon, difforme, hâtivement composé. Philippe de Pillecijn (1891-1962) est par contre un grand styliste; ce dont témoigne cette rare réussite qui parut en 1931 : *Blauwbaard* (Barbe-

Bleue). Ce livre est un chef-d'œuvre, un des plus beaux romans fantastiques jamais écrits. Il s'agit en bref de la transposition du mythe de Barbe-Bleue en Flandre avec un magnifique dosage de réalisme et de fantastique. Pour E. Claes, écrivain régionaliste, citons simplement la nouvelle *Wannes Raps*.

Ce n'est que vers 1930 que l'anticipation fait sa « joyeuse entrée » dans la littérature flamande. Notons qu'à ce moment-là déjà, Alex Pasquier, A. Bailly avec *L'Ether-Alpha* et H.-J. Proumen, avec notamment *Le Sceptre volé aux Hommes*, avaient écrit de la SF. Nous signalerons tout d'abord un petit roman de Theo Bogaerts, qui parut en 1929 à Anvers *De Man die het Licht stal* (l'homme qui vola la lumière). Bien que la science soit mêlée à cette histoire, il ne s'agit pas tellement de science-fiction, mais plutôt d'insolite.

Il paraît donc bien que *Het Einde van de Wereld* (la fin du monde) de Jef Scheirs (1885-1962) soit le premier roman flamand d'anticipation. L'écrivain Jef Scheirs est le premier d'une lignée d'auteurs qui ont décrit la fin du monde. Il est aussi le premier des auteurs à utiliser l'anticipation pour exprimer certaines idées. Il faut absolument noter cette différence, car les vrais auteurs de SF se comptent sur les doigts d'une seule main en Belgique. Revenons-en à *Het Einde van de Wereld*, cette œuvre au style vif et riche, surchargé en dernière partie d'ailleurs, mais facile à lire pourtant. Elle relate les péripéties d'un journaliste durant les derniers jours de la Terre. Pendant cette courte période, le bien et le mal se livrent une lutte terrible, tout cela du point de vue d'un catholique, avec intervention du diable, etc. Quelques passages sont étonnants, notamment celui où il est question du dernier roi sur Terre, un certain Baudouin de Belgique, qui finit lamentablement avec la corde au cou en 1967. Le fait

que ce livre ait sombré dans l'oubli est simplement scandaleux. Lorsque nous l'avons lu à la bibliothèque communale d'Anvers, nous avons dû employer un coupe-papier ! Cette œuvre étonnante est la première d'une lignée, répétons-le; nous en reparlerons avec A. Vandervelde et F. Dalle.

Cependant, malgré tout l'intérêt que nous portons à ce livre, nous lui préférons nettement *De Vrede-Mensch in het Jaar 3000* (l'homme de paix en l'an 3000) de l'auteur méconnu Théo Huet, et publié en 1933 à Anvers. Si le livre de Scheirs est notre premier roman d'anticipation, celui de Huet est notre premier roman de science-fiction ! Nuance, et qui s'explique... *De Vrede-Mensch* se déroule donc en l'an 3000; deux blocs s'affrontent, les Etats-Unis d'Europe et ceux des Amériques, car, malgré les énormes progrès de la science (aérobus, télévision, cités modernes), l'homme n'a guère changé. Ici démarre le roman : un jeune savant veut changer le cerveau humain, lui injecter un sérum qui peut détruire cet esprit belliqueux et rendre l'homme doux comme un agneau. Il y a outre cela une autre intrigue : la découverte imminente d'une planète habitée. Le tout est rondement mené et se déroule au rythme d'un roman d'espionnage. Le style, somme toute, s'apparente plus à celui d'un Spitz qu'à celui d'un E.R. Burroughs ou d'un E. Hamilton, mais le fourmillement d'idées, le cadre et surtout l'étonnante couverture du livre, tout cela ne laisse aucun doute : *De Vrede-Mensch* est le premier roman SF en langue néerlandaise !

Bien peu de tentatives furent faites avant la guerre pour implanter la SF. Heureusement, il y eut Averbode et Ivanov. Averbode est l'abbaye qui lança avant la guerre les *Vlaamse Filmkens*, auparavant en français les *Presto-Films*. Dans ces deux séries parut la signa-

ture de John Flanders (1887-1964). Celui-ci écrivit certes un grand nombre de récits d'aventures, mais en 1936 il publia tout de même *Au Tréfonds du Mystère* et *Le formidable Secret du Pôle*. Il est pourtant malaisé de dresser un bilan de la production SF néerlandaise ou française, d'avant ou d'après-guerre de Flanders. Aussi préférons-nous attendre la publication de la bibliographie de cet auteur, que réalise en ce moment Jos Peeters. Toujours dans la série *Vlaamse Filmkens* signalons encore le numéro 186 : *Het Goudjaar 1945* (l'an d'or de 1945) de Joan Verschelden qui n'est pas sans rappeler H. Dominik.

Les premiers récits de Sacha Ivanov parurent vers 1936 (si mes renseignements sont exacts). Parmi ces innombrables fascicules qui sortirent dans diverses séries bilingues, quelques-uns relèvent de la SF. Assez facile cet auteur, avouons-le, mais ajoutons tout de même que seul un examen plus approfondi de cet écrivain pourra nous dire sa valeur exacte. Il en est d'Ivanov comme d'Ivens aux Pays-Bas. Tous deux ont écrit énormément de choses que l'on a imprimées et réimprimées; il s'agit de retrouver, tout en soulevant pas mal de poussière, ce qui peut nous intéresser.

Il faut croire que la guerre n'inspire pas beaucoup les auteurs de SF, encore que ce fut à ce moment que Jean Ray-John Flanders publia ses chefs-d'œuvre. Aussi passerons-nous immédiatement à la troisième période (1945-1966), sur laquelle nous nous étendrons dans le prochain numéro d'ATLANTA.

(A suivre.)